

LE TEMPS DE NOËL AVEC MARIE NOËL

« Quelqu'un m'a demandé récemment près de quel Ordre religieux j'avais bu si profondément aux sources liturgiques.

« Avant ces dernières années, je n'avais jamais parlé ni à un moine, ni à une nonne, je n'avais jamais mis les pieds dans un parloir d'abbaye.

« Mais ma grand-mère était une de ces vieilles Françaises qui chantaient Vêpres tous les dimanches, Complies les jours de fête, et qui suivaient minutieusement dans leurs vieux grâs livrés aux feuillets jaunis les Ténèbres de la Semaine Sainte et les Grandes Matines de Noël et du jour des Morts.

« Je n'avais qu'à peine neuf ans. Elle m'emmenait avec elle. C'était pour moi l'entrée dans un monde sublime, en dehors de l'autre, où Dieu et l'homme échangeaient des paroles inouïes qui n'avaient pas de sens dans les autres pays. »¹

S'il est une œuvre poétique qui puisse amplement mériter et justement revendiquer quelque écho dans les pages de cette revue, c'est bien celle de Marie Noël.

Bien davantage qu'une émotion esthétique enracinée dans l'enfance (ailleurs elle évoque avec nostalgie le jour radieux de sa première communion), c'est toute la liturgie, son rythme répétitif, ses rites et symboles, qui a gravé en elle une sorte de forme spirituelle telle *« une coulée de grâce »*, véritable rempart contre les assauts des angoisses et le vertige du

1. *Notes intimes*, Stock 1966, p. 306.

doute abyssal, « *cette adoration ténébreuse* ». Formée et façonnée directement par la liturgie, Marie Noël l'a maintes fois confirmé :

« *Nourrissonne de la cathédrale, fille poussée au son des cloches, où pouvais-je chercher racine ailleurs ?* »

Éloge de Clémence Isaure.

Orante, certes, mais bigote, non.

« *Ne me donnez pas l'air, Seigneur, d'être une sainte
Avec sa bouche grave et ses yeux de lumière...
Mais rappelez d'entre mes pauvres apparences
Celle d'une pauvre en robe déchirée
Qui s'en va, par un grand orage, en grande errance,
Perdue au vent sur une route chavirée.* »

Chants et psaumes d'automne.

Si, nostalgique, elle déplore la version française – « *sécularisée* » – et regrette le latin des offices, elle relève, en revanche, la contradiction : « Dieu infini. Toutes les religions : Dieu défini », se méfie des traités de théologie, des mystiques (« *ces fous admirables qui se coupent les pieds pour se faire pousser des ailes* ») et de certains ascètes pratiquant « *l'orthopédie de la perfection* ».

Le chant des abîmes

Mais qui est-elle exactement ? « *Carmélite manquée* », vraiment ? Fille de l'Yonne et de la cathédrale, sa seule aventure est celle de son âme ; une âme qu'elle juge « *trop pesante d'infini* »². Dans son œuvre, Dieu reste l'éternel confident : « *Dieu est grâce. Ah ! Combien m'a-t-il été Grâce ! Joie ! Solitude consolatrice... Paix et silence ...* » « *Je n'ai que lui au monde.* » Pourtant, en contraste, que d'aveux d'impuissance et quel combat spirituel nocturne ! Cette oscillation permanente

2. *Id.* p. 316.

entre la lucidité et l'Amour, « *ce chant gris des fonds d'âme* ». « *Génie nocturne* » (André Blanchet), poète de l'humaine détresse et de la foi difficile et, par là, plus solidement fondée : « *Je souffre et c'est beaucoup ma raison de croire.* » Ce qui ne l'empêchera pas d'égrener l'allégresse du « *Magnificat* » dans *Le Rosaire des joies* ... On le pressent : capter l'onde magnétique de la voix de Marie Noël n'est pas aisé. S'il y a dans sa coloration des tons d'une singulière chaleur, sa « *solitude chantante* » témoigne d'une littérature de miséricorde, d'une grâce meurtrie qui touche en chacun la part d'ombre en mal d'aurore.

Se dessine un portrait non conforme à une imagerie sulpicienne. Rien de confit chez Marie Noël. Se gardant des transes et des outrances, elle laisse cependant parler sa vive sensibilité, l'âme consumée par le feu intérieur. Sa pudeur et sa délicatesse traduisent une profonde contrition, une foi douloureuse et nue (nullement janséniste), une folle confiance d'aimer ce Dieu qu'on est impuissant à aimer.

Sans aucune fadeur, d'autant qu'elle ne cherche pas l'attendrissement, Marie Noël est émouvante dans sa sobre et humble grandeur. Son originalité vient de sa simplicité : tout y est grave ou enjoué, juste, nécessaire... Le profane est sanctifié, le sacré, humanisé. Ses vers fluides, coulant les mots, sont ceux d'un trouvère égaré en plein *xx^e* siècle qui s'avoue « *possédée par le rythme* ». Ses poèmes prennent la forme des chansons populaires du Moyen Âge. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, cette fluidité musicale, ce son pur et cristallin sont d'une telle sensibilité qu'ils ne peuvent aller sans déchirements. Et comment n'aurait-elle pu faire siens ces vers de Christine de Pisan :

« *Pour celer ma peine obscure,
Je chante par couverture.* »

L'on rétorquera que c'est là préambule superfétatoire, mais si « *le style, c'est l'homme* » (la femme), il fallait préciser,

au-delà des apparences, la source de la grâce d'un tel chant et la fêlure d'une existence engendrant l'œuvre admirable que l'on sait.

La croix dans la crèche

L'intention originelle de rédiger une étude liturgique portant sur l'ensemble de l'Œuvre s'est vite avérée tâche ambitieuse et de très longue haleine. Mieux valait circonscrire le sujet au seul temps de Noël. Survol bien lacunaire en vérité. Juste de quoi inviter le lecteur à lire et à approfondir.

Noël : temps si cher et si lourd au cœur de la poétesse d'Auxerre. Et pour cause!... Oui, que le temps de Noël puisse ainsi condenser les aléas d'une destinée – la sienne –, voilà qui étonne et saute aux yeux comme une évidence inexorable. Impossible ici de séparer la biographie de l'œuvre si l'on veut saisir l'approche douloureuse que Marie Noël fait de la Nativité, fête marquée par sa mort intime de jeune fille à la sensibilité vive et tendre, à l'âme pudique et ombrageuse.

21 décembre 1904. Un jeune artiste passe dans la vie de Marie. Son cœur va-t-il être comblé? Bouleversée, elle le regarde, elle le contemple. Parlera-t-il? Captera-t-il son attente? Or, il ne se rend pas compte de l'émoi qu'il suscite en elle et quitte Auxerre le jour de Noël. Désormais, la fête de l'espérance sera pour elle le jour du sacrifice. Sur la crèche elle voit se profiler l'ombre de la croix.

« Mon bien-aimé passa voilé de rêverie,

L'âme ailleurs,

Sans me rien dire, hélas ! Sans me voir, et j'en meurs. »

Drame d'amour, discret, voilé mais poignant. *« D'aucuns s'étonnent de mon chant sombre à cause de mes candides allégresses. N'ont-ils jamais contemplé le miracle de la rose de Noël qui s'appelle Ellébore-Mélancolie et s'enfonce dans sa racine un poison noir ? Mais quand vient Noël, par une grâce de Dieu, elle sort du*

gris de l'hiver et des feuilles sombres comme autant de petites bougies allumées. Je suis ainsi, noir e et, parfois, lumineuse par grâce. Et j'ai un nom qui le dit bien : Marie Noël. » Et comme pour mieux souligner l'ambivalence, elle fait ce commentaire sur l'étymologie de son propre nom : « **Marie** (*mara*) l'amertume mortelle de ma racine. **Noël**, mon miracle, ma fleur de joie. » ³

Délaissée, elle écoute battre son cœur meurtri dans la solitude (« *source la plus profonde et la plus constante de mon inspiration* », avouera-t-elle à Michel Manoll).

Certes, elle sait bien que ses parents n'auraient pas accepté qu'elle épousât ce jeune homme, pensez donc ! Un artiste qui n'appartenait pas à leur milieu ! Mais enfin, s'il avait su qu'elle l'aimait... Elle pressent qu'elle ne connaîtra pas l'amour humain et il lui faudra encore cheminer du cri d'amour blessé (« *Nul n'aura profité de mon âme* ») à l'intuition lumineuse (« *L'Amour est plus grand que nous deux... est plus fort que la peine* »).

Foi consolante et meurtrissante. Dieu d'amour et de tourment... Le surlendemain – Marie Noël a 21 ans –, elle trouve son petit frère Eugène mort dans son lit à l'âge de 12 ans. Elle écrit à Raymond Escholier : « *C'est un jour terrible. Ma mère a hurlé tout haut pendant des semaines. Moi, je fus en danger... de tout.* » Comme le fait remarquer Henri Gouhier, que le choc se soit produit deux jours après un chagrin d'amour assez pénétrant pour survivre à l'amour qui l'avait provoqué, il y a là un rapprochement dans le temps bien troublant. Encore plus troublant puisque le temps du rapprochement est le temps de Noël. À la fois joyeux, cantique du temps passé et « *long sanglot d'enfant* » : telle est l'ambiguïté du Chant de Noël.

« *Serai-je consolée un jour – ou punie – de mes colères contre la mort ? La mort m'a toujours trouvée hurlante à la face du Ciel.* »

3. *Id.* p. 195.

D'où son affirmation-constat : « *L'enfant est le seul don de l'homme à Dieu. Mettre un enfant au monde est le seul sacrifice.* »⁴
Comment ne pas y lire déjà en filigrane ce quatrain futur de *Chandeleur* :

« *L'enfant qu'il faut nourrir
Pour le conduire vivre
L'enfant qu'il faut nourrir
Pour le mener mourir.* »

Le Rosaire des Joies.

Associée à son expérience du Mal, sa soif de tendresse va la conduire peu à peu à ouvrir son cœur à toutes les détresses. Ce chemin de l'Amour passe par le chemin des mots. De chansons en cantiques, de berceuses en complaintes, de notes en confidences, tour à tour émerveillée et rebelle, Marie Noël fidèle à la liturgie quotidienne, à l'Écriture, va mettre au monde des textes qui sont le cœur de son cœur et la chair de sa chair, étonnée de découvrir enfin que quelque chose en elle touche les autres, leur parle de tout ce qui se tait, se terre en eux. L'on mesure combien les conseils de l'Abbé Mugnier, son père spirituel, lui ont été précieux après sa grave dépression :

« *Mademoiselle, vos vers sont exquis de fraîcheur . Vous avez une harpe au cœur et dans les mains. Bénissez Dieu. Ce don est rare. Vos souffrances n'ont pas été inutiles. Elles ajoutent un autre accent. Votre talent a besoin de liberté. Vivez ! Ayez foi en vous. Je prie pour vous. Il n'est pas possible que tous les dons que vous avez reçus soient paralysés par une conception janséniste de la vie chrétienne.* »

Les Chansons et les Heures

Entre inspiration liturgique et poésie personnelle, Marie Noël demeure « d'Église » et l'un des rares poètes de sa géné-

4. *Id.* p. 87.

ration qui se soit inspiré sincèrement de la liturgie. Faire référence au texte d'un psaume, d'un introït ou d'une hymne entendue à l'église est chez elle un réflexe naturel. Bien sûr, elle n'a jamais destiné ses textes à un usage officiel, à la célébration cultuelle. Loin d'elle l'idée de faire concurrence à la liturgie. Elle mesurait trop le Don de l'Église au peuple ; l'appel entre terre et cieux du « *Rorate* », l'« *Exultet* », les grands « *Alleluias* », la lamentation outre terre de l'« Office des morts », le « *Te Deum* » fulgurant... Rétive à la réforme liturgique conciliaire elle ne pouvait s'imaginer hymnologue. À sa manière, « *par petite voie de poésie* », elle s'est exercée à l'Amour, elle a voulu célébrer son office divin et a rédigé pour chaque heure canonique une petite pièce versifiée, en écho personnel – et bellement infidèle – au psautier.

La liturgie lui a enseigné la foi et l'a fait entrer dans le Mystère. Elle a accédé, par la redite des mêmes psaumes, à longueur de jour, à une prière qui excède les mots. Elle a saisi la logique d'incarnation, de l'Esprit qui investit la chair quand les sensations charnelles (encens pour l'odorat, éclat des ornements pour la vue, musique pour l'ouïe, saveur du pain et du vin pour le goût) se font mystagogiques. Bref, parce qu'elle est action symbolique et rituelle, la liturgie s'adresse à tout l'être, corps et esprit.

Notons d'entrée le génie précoce de Marie Noël : elle a 25 ans lorsqu'elle écrit *Les Chansons et les Heures* à Vézelay (et non à Auxerre). Excellente pianiste et toute nourrie de Mozart, de Schubert et de Schumann, la poétesse ici est d'abord une chanteuse. « *C'est un langage parlé – et pourtant c'est de la mélodie* », s'étonne le critique Robert Kemp. Le succès est immédiat, la critique, unanime : Abbés Bremond et Mugnier, Raymond Escholier (auteur de *La neige qui brûle*), Montherlant, Anna de Noailles, Colette, Aragon, Mauriac, Descaves, Henri Gouhier, Édouard Estaunié, André Billy... Ces pièces alertes, simples et fortes émeuvent, *Les Chansons et les Heures* frayèrent un chemin aux *Chants de la Mer* ci et au

Rosaire des Joies, mais on sait que les trois recueils datent de la même époque.

Benoît Neiss, cherchant à situer la place, la situation de Marie Noël poète devant la réalité liturgique, évoque la similitude avec Marie-Madeleine. Non à cause du passé que l'on sait, mais parce qu'elle n'est pas apôtre, donc pas de l'institution officielle. Toutes deux ne se tiennent pas dans les cadres classiques. Il conclut : « *S'agissant de l'inspiration liturgique et de son utilisation littéraire, Marie Noël a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée.* »⁵

Le Rosaire des Joies

Dédié à l'Abbé Bremond et paru en 1929, le compositeur Roger Boutry en fit un oratorio donné au Théâtre des Champs-Élysées en 1963. Marie Noël se fait la Jongleuse de Notre-Dame en alliant avec bonheur réalisme naïf et mysticisme.

C'est avec le premier poème *Annonciation* que s'esquisse le mystère de Noël et de l'Incarnation. On le dirait sorti tout droit d'un tableau de Fra Angelico ou de Maurice Denis. Nous ne citerons que la première strophe, merveille de pureté ; le miracle au naturel :

« *La Vierge Marie est dans sa maison.
Son petit jardin par la porte ouverte
Respire. Une abeille entre. La saison
Qui vient de très loin n'est pas encor verte.* »

Avec une science des rejets, elle suggère le vrai printemps : celui de la Parole, l'abeille envoyée en émissaire avant le passage de l'Ange qui va venir butiner le nectar de l'acquiescement marial. La Vierge Marie est « *penchée au bord de son cœur* » ; elle attend, ferme les yeux sur ses paupières pour mieux entendre, car c'est par la corolle de l'oreille que

5. *Cahiers M.N.* n° 21-2003.

la voix divine descend. L'ingénuité franciscaine n'attendrit que pour mieux approfondir l'irruption du surnaturel, le « *kairos* ». Dans ce « jeu » des vocables, tout se joue, en effet : du « *Fiat* » dépend toute la destinée du monde. Et ce n'est pas seulement Marie qui a reçu la semence, la poétesse aussi a été fécondée :

« *L'Ange a laissé choir dans mon cœur tr emblant
Un grain murmurant du Verbe qu'il porte. »*

Berceuse de la Mère de Dieu

« *Mon Dieu qui dormez faible dans mes bras,
Mon enfant tout chaud sur mon cœur qui bat,
J'adore en mes mains et ber ce étonnée,
La merveille, ô Dieu, que m'avez donnée.*

« *De fils, ô mon Dieu, je n'en avais pas.
Vierge que je suis, en cet humble état,
Quelle joie en fleur de moi serait née ?
Mais vous, Tout-Puissant, me l'avez donnée.*

« *Que rendrai-je à Vous, moi sur qui tomba
Votre grâce ? Ô Dieu, je souris tout bas
Car j'avais aussi, petite et bornée,
J'avais une grâce et Vous l'ai donnée*

« *De bouche, ô mon Dieu, Vous n'en aviez pas
Pour parler aux gens perdus d'ici bas
Ta bouche de lait vers mon sein tournée,
Ô mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.*

« *De main, Ô mon Dieu, Vous n'en aviez pas
Pour guérir du doigt leurs pauvres corps las...
Ta main, bouton clos, rose encor gênée,
Ô mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.*

« *De chair, Ô mon Dieu, Vous n'en aviez pas
Pour rompre avec eux le pain du repas...*

*Ta mort d'homme, un soir, noire, abandonnée
Mon petit, c'est moi qui te l'ai donnée. »*

Le Rosaire des Joies.

Volontairement seront cités *in extenso* cette « Berceuse » murmurée, suivie de *Chant de la sainte Vierge* tant ils soulignent si justement la dimension pascalle de Noël.

Pour bercer un enfant, il faut les bras, le cœur d'une mère. Pour bercer l'Enfant Dieu, il faut le cœur d'une Vierge immaculée, d'une Vierge qui a tout donné le jour même où elle a tout reçu.

Du seul point de vue poétique, ce texte est accompli : le décasyllabe, l'alternance des rimes masculines et féminines donnent harmonie et musicalité. Le ton *mezza voce* introduit doucement à un climat d'adoration et de gratitude. Ici, ce n'est pas à Fra Angelico que l'on pense, mais à La Tour, aux ombres gardiennes de l'éclat secret du Mystère. Humilité, sérénité, générosité : triade parfaite aux pieds de l'Un de la Trinité. Dieu devient l'Adorable parce qu'il a pris de l'homme toute l'humanité. Il a même connu les palpitants commencements du nouveau-né vagissant.

Humble est la Vierge Mère, et inséparablement fière, consciente de la grandeur de sa vocation maternelle avec l'insistance – qui n'a rien de déplacé – « *C'est moi qui te l'ai donnée* ». Notons l'importance du participe « *donnée* » qui revient à la fin de chaque strophe... jusqu'à la dernière où il s'agit – quel choc – de « *donner la mort* » ! Le corps du bébé est donc mortel et le drame du Golgotha se profile à l'horizon, aux cinq plaies du crépuscule. La Berceuse muée en Pietà...

Enfin, cette anecdote : prise d'une brusque jalousie véhémence, enfant, en surprenant la nourrice donner le sein à son petit frère, Marie Noël, restée célibataire, ne se substitue-t-elle pas à Marie dans un poème par procuration ? L'hypothèse est risquée, mais ne peut-on pas entendre la voix

de la poétesse sous le palimpseste de la voix de la Vierge Marie ?

Chant de la Vierge Marie

« MARIE

*Je me hâte, je prépare,
Car nous entrons en Avent,
Le trousseau de mon enfant.*

« Joseph a taillé du hêtre

Pour sa couchette de bois ;

« LES ANGES

*Les Juifs tailleront du hêtre
Pour lui dresser une croix.*

« MARIE

*J'ai fait de beaux points d'épine
Sur son petit bonnet rond ;*

« LES ANGES

*Nous avons tressé l'épine
En couronne pour son front.*

« MARIE

*J'ai là des drapeaux de toile
Pour l'emballoter au sec ;*

« LES ANGES

*Nous avons un drap de toile
Pour l'ensevelir avec.*

« MARIE

*Un manteau de laine rouge
Pour qu'il ait bien chaud dehors ;*

« LES ANGES

*Une robe de sang rouge
Pour lui couvrir tout le corps.*

« MARIE

*Pour ses mains, ses pieds si tendres,
Des gants, des petits chaussons ;*

« LES ANGES

*Pour ses mains, ses pieds si tendres,
Quatre clous, quatre poinçons.*

« MARIE

*La plus douce des éponges
Pour laver son corps si pur ;*

« LES ANGES

*La plus dure des éponges
Pour l'abreuver de vin sur.*

« MARIE

*La cuiller qui tourne, tourne,
Dans sa soupe sur le feu ;*

« LES ANGES

*La lance qui tourne, tourne
Dans son cœur. Un rude épieu.*

« MARIE

*Et, pour lui donner à boire,
Le lait tiède de mon sein ;*

« LES ANGES

*Et, pour lui donner à boire,
Le fiel prêt pour l'assassin.*

« MARIE

*Au bout de l'Avent nous sommes,
Tout est prêt, il peut venir...*

« LES ANGES

*Tout est prêt, tu peux venir,
Ô Jésus, sauver les hommes. »*

Le Rosaire des Joies.

« *En musique, ce serait un duo dramatique de basse profonde et de soprano enfantin.* » Ce propos de Marie Noël ne concernait pas ce poème tout en contraste, mais comme il s'avère opportun ici. Et si à l'évidence, cette sorte de cantate à deux voix ne se chante pas au même diapason, il pourrait bien être la clé d'or de la poésie noëlienne, son « *talisman verbal* », selon l'expression de Thierry Maulnier. Incarnation et Rédemption : inséparables mystères. Par le truchement de distiques au mètre court et au rythme nerveux, jouant de l'alternance et de la discordance, d'un ton unique de révérence et de familiarité, de joie et de gravité, Marie Noël laisse l'ombre portée de la croix se projeter déjà sur le berceau de l'Enfant Dieu dans une vision prémonitoire.

Addendum

La première édition de *La Neige qui brûle* venait de paraître, quand, par grand hasard, Marie Noël retrouva sa correspondance avec Colette.

La nouvelle réimpression de *La Neige qui brûle* nous permet de placer sous les yeux du lecteur ces deux lettres capitales.

La première est de Colette – l'enveloppe portant la date du 16 mai 1927.

« *Je viens de lire – comment se fait-il que je ne les aie pas encore lues ? – Les Chansons et les Heures, et je vous écris par gratitude. Combien de fois, dans un siècle, naît-il un poète comme vous ? Et combien aimai-je de poètes ? Presque pas – trois, quatre. Ce qu'il y a, ce que vous avez mis dans Vision, dans À complies, À Sexte, témoigne d'une si grande richesse !*

« *Est-il vrai que vous êtes d'Auxerre, que vous vivez à Auxerre ? Je suis de Saint-Sauveur-en-Puisaye.*

« *Croyez à mon admiration et au désir que j'ai de vous voir, une fois sinon plus.* »

COLETTE.

Colette et Marie Noël ne devaient jamais se rencontrer ; mais, le jour des funérailles de Colette, voici la lettre admirable que lui adressa Marie Noël :

« À COLETTE morte,
Diges (Puisaye), 6 août 1954.

« Chère Colette, Colette de France, Colette toute frémissante de génie, Colette grande, Colette immortelle, vous voici donc morte aujourd'hui, comme n'importe qui !

« Je suis dans votre Puisaye, très loin de vous aujourd'hui pour me mêler à la foule qui vous pleure et qui vous salue comme sa Reine disparue.

« J'ai demandé pour vous au curé de Diges une messe qu'il dira dimanche 8 août. Ce sera la grand-messe paroissiale, si bien qu'à deux pas de votre maison natale, un curé de campagne tout pareil à celui de Sido et quelques paysans de votre Puisaye prieront avec moi pour vous et vous feront la conduite aussi loin qu'on peut d'un monde à l'autre.

« Nous vous le devons bien, Colette. Vous êtes le don génial que notre terre nous a fait.

« Je vous aimais et je vous pleure.

« Je pleure avec tous les vôtres.

« Votre payse,

MARIE NOËL. »

L'Abbé Brémond fut le maître providentiel qui a discerné « l'ange » à la lecture du *Rosaire des Joies* : « Styliste, vous l'êtes, mais ce n'est pas de la littérature, ce n'est toujours que la Grâce. » Quant à nous, dans le répertoire de l'hymnologie actuelle, comment ne pas épinglez ce texte, plein de justesse théologique, en regard et en conclusion :

« Vers quelle joie nous conduis-tu,
Au-delà du Fils apparu,
Nuit de Noël et nuit de Pâques ?
Vers l'éternelle Eucharistie
Qui chante au sein du Dieu de vie » (CFC).

Et c'est précisément le sacrement de l'Eucharistie que célèbrent le *Cantique du Pain* et le *Noël des Vieilles Filles*. Sous le symbolisme du pain, Marie Noël a su enclorre, dans six couplets, toute la vie du Christ, Pain vivant descendu du Ciel. Elle parcourt les étapes essentielles de son existence, toutes éclairées de la lumière très pure d'un symbole unique : l'Annonciation, Noël, la vie cachée à Nazareth, la vie publique, la Passion et la mort au Golgotha. Dans ce réalisme domestique, la trivialité n'est qu'apparente. Comment ne pas tâtonner dans l'élaboration de ce chef-d'œuvre inconnu, à savoir : le portrait jamais achevé du Dieu caché et de l'homme à venir?...

La verve noëlienne, puisée dans les fabliaux et mystères du Moyen Âge, se déploie encore ailleurs autour du thème de la Nativité en sa compassion pour trois vieilles filles parvenues à la Crèche. Seules, en retard, frêles et craintives, privées de maternité, elles restent sans voix, ravies devant l'Enfant. La jeune Mère exauce leur prière muette : chacune peut avoir, leur assure-t-elle, « *l'Enfant vrai, l'Enfant vivant / Son Enfant pour elle* » grâce au Sacrement de l'Eucharistie. Le miracle de Bethléem (Maison du Pain) a lieu. Dans l'allégresse, elles s'exclament : « *À nous un fils ! À nous / Comme aux autres femmes !* »

Enfin – *last but not least* – les *Contes*, ceux de Noël : ils ne pâlisent pas à côté de Dickens. Le merveilleux fait irruption au cœur du quotidien. Laissons la parole à notre conteuse : « *Noël est le jour prodigieux où – tous les contes en font foi – toutes les impossibilités deviennent possibles, où toutes les distances se rapprochent, les obstacles s'évanouissent.* » À regret, et à défaut de les commenter, disons que les gens de peu en sont les héros. Ils se préparent tous à un voyage nocturne en direction de l'Enfant de la Crèche, chargés de cadeaux à la mesure de leur condition et de leur cœur. Tous reçoivent en échange un présent d'un autre ordre, un message lumineux. Ces pen-

sées glanées au fil des pages donneront peut-être la tonalité de ce lyrisme religieux :

« *La terre et le ciel, c'est le même pays. Notre Père n'a qu'un seul Royaume, ici, là-bas et c'est l'Amour.* » (...)

« *Il y a plus d'amour dans un seul de ces vêtements du dimanche que dans la sueur de toute une vie, quand le fiel du cœur y est mêlé. Allez dire à votre frère : "Celui qui a été béni à la crèche, c'est celui qui n'est pas venu"* » (Parole de l'Enfant Jésus aux trois frères, fils de Rachel qui ont écarté de la Crèche leur frère aîné, jugé trop riche, lequel leur avait pourtant donné son manteau, ses chaussures et un anneau d'or : seuls cadeaux acceptés au lieu de la faucille et du marteau!). Humour de l'auteur...

Faisons mention encore du *Noël du Chameau*, de *Saint Joseph cherchant les trois Rois*, du déchirant *Noël de l'Oiseau mort*, du *Chemin d'Anna Bargeton*, conte autobiographique adapté à la scène par Jean-Pierre Nortel. En 1986, Anne Marbeau y tenait le rôle principal avec beaucoup de présence incandescente et magnétique.

En guise de conclusion, c'est, paradoxalement, une sorte d'« *Ave Verum* » de Mozart qui advient tel un prélude ouvert sur le silence d'où sa musique a été traduite. C'est, en effet, le 23 décembre 1967 que meurt Marie Noël à Auxerre. Selon les confidences d'Élise Autissier, Marie Noël avait préparé l'Avent, écouté, les mains jointes, l'admirable *Rorate* de Cîteaux. Elle était prête pour sa naissance au Ciel.

« *Le prêtre vint, lui donna la communion. Elle essaya d'avaler l'Hostie. Sa bouche devint tabernacle pour l'éternité.* »... Sur le pas de la porte éternelle, elle attend, certaine de trouver enfin l'Amour de l'autre côté :

« *Où vais-je ? Passe le monde
Loin perdue en mer profonde
Où plus n'est île, j'entends*

*Bruire, immense murmure
 L'Amour, ma patrie obscure
 Où l'Amour, Dieu sans figure
 D'avant et d'après le Temps
 M'attend. »*

Chants des quatre-temps.

Qu'importe la mort si le chant rebrousse chemin vers le cœur. Sa voix, sur l'autre rive, nous parvient infiniment proche dans les lointains bleus, comme l'écho d'une patrie sans heures, sans commune mesure avec le temps de nos pendules et de nos rides... Car, en définitive « *Rien n'est vrai que d'aimer* »... « *La vie ne peut être qu'éternelle* » ⁶

Gilles BAUDRY,
 Abbaye de Landévennec



Son œuvre, sa mémoire

L'*Ceuvre Poétique*, ses *Notes Intimes* ont été publiées en deux tomes aux Éditions Stock. Aux mêmes éditions : *Chants et Psaumes d'automne*, les *Contes* et *Le cru d'Auxerre*. En Poche, chez Gallimard, collection Poésie, un tome réunissant *Les Chansons et les Heures* et *Le Rosaire des Joies*, un autre tome : *Les Chants de la Merci* suivi de *Chants des Quatre-temps*.

À consulter *La Neige qui brûle*, de Raymond Escholier (Fayard); *Sur le chemin de Marie Noël*, de Michel Manoll (Lbr. Bleue); *Mon Dieu, je ne vous aime pas*, de Benoît Lobet; *Prier 15 jours avec Marie Noël*, de Georges Rotheval (nouvelle cité); *Le combat de Marie Noël*, d'Henri Gouhier (Stock); *Marie Noël* d'André Blanchet (Seghers).

6. *Notes intimes* p. 65.

Enfin – et surtout – si l’on veut un guide sûr, pénétrant, limpide pour découvrir ou relire les œuvres de Marie Noël : cette attentive et remarquable introduction à la lecture : *De l’angoisse à la sérénité : un chemin de poésie, Marie Noël* par Marie-Françoise Jeanneau (Cahiers Marie Noël, 2002 : enquête menée avec amour et rigueur, dévoilant l’essentiel du message).

L’Association Marie Noël anime un site Internet :
[//www.marie-noel.asso.fr](http://www.marie-noel.asso.fr)